HAL
open science

Le choc microbien dans les Guyanes

Nadir Boudehri, Philippe Esterre, Gérald Migeon

To cite this version:

Nadir Boudehri, Philippe Esterre, Gérald Migeon. Le choc microbien dans les Guyanes. Karapa, 2014, 3, pp.52-61. hal-01879012

HAL Id: hal-01879012

https://hal.science/hal-01879012v1

Submitted on 21 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Choc Microbien dans les Guyanes

Nadir Boudehri (anthropologue indépendant)
Philippe Esterre (Ancien chercheur de l'Institut Pasteur de la Guyane, Affiliation actuelle: ICAReB, Institut Pasteur)
Gérald Migeon (CNRS et Ministère de la Culture, France)

« L'interrogation centrale, capitale pour nous tous Américanistes, est de connaître la (ou les) cause (s) de l'extinction des Amérindiens, qu'elle soit brutale ou progressive ».

P. Grenand

La découverte du Nouveau Monde, c'est le titre d'une bien jolie histoire et comme on aime à le conter, le récit d'une fabuleuse aventure. Néanmoins, cette expression nous paraît bien trop commune et emprunte de l'ethnocentrisme type des puissances coloniales de l'Ancien Monde. À l'inverse, si l'on choisi d'aborder le sujet sous un angle plus général et peut-être plus humain, sans prendre en considération les aspects culturels, politiques ou civilisationnels de cet évènement majeur, il est probable que l'on se réfère à une autre expression; probablement celle que Gérard Fabre emploie dans son ouvrage *Epidémies et contagions :* « le choc de l'unification microbienne du monde ».

Vu sous cet angle, ce que l'on désigne communément comme étant la Rencontre coloniale, s'apparente à une brèche entre des écosystèmes différents et longtemps isolés du fait de leur situation géographique. Cette brèche ouvre la voie à des échanges d'hommes, d'animaux, de plantes et bien sûr à de multiples microorganismes aussi variés que des parasites, bactéries, virus et autres champignons. Or, dans le cadre d'un écosystème donné, les différents organismes en présence n'ont trouvé leur place qu'à l'issue d'un processus d'évolution et d'adaptation long et complexe. En évoluant dans un écosystème tiers, un organisme peut se mettre en danger comme il peut s'adapter et porter préjudice aux organismes « autochtones ».

C'est de cela dont il est question à l'aube de « l'unification microbienne du monde ». De manière plus générale, « l'Âge des découvertes », cette période qui a vu les Européens explorer de nouveaux territoires entre le XIVe et le XVIIe siècle doit être appréhendée à la manière des naturalistes et des biologistes.

Il faut imaginer les caraques, les caravelles puis les galions sillonnant les mers et océans de la planète et transportant des semences, des insectes, des animaux et des germes d'un continent à l'autre à un rythme que la nature aurait accompli sur des siècles voire des millénaires[1]. Ces voyages exploratoires se sont progressivement multipliés avant de devenir des flux continus. Là où l'on s'enivrait des richesses des routes commerciales s'écoulaient alors les virus, les bactéries et les parasites entre les écosystèmes.
Au XVe siècle était-il vraiment question de la découverte des Amériques ? Oui, très probablement du point de vue des Européens; comme ce fut une découverte pour les populations natives du Nouveau Monde[2]. L'Histoire ne semble retenir que cet aspect de cet évènement majeur. Or, la mise en perspective du choc microbien offre non seulement la voie à une approche originale en épidémiologie et en génétique des populations mais permet également une relecture de certains évènements historiques à la lumière de nos connaissances actuelles en sciences du vivant.

1 Lorsque des mers ou océans séparent les continents, les écosystèmes demeurent relativement isolés. Il peut arriver que des espèces plantes, insectes ou animaux traversent ces mers lors d'évènements fortuits (radeaux à la dérive, oiseaux migrateurs…) mais il est plus rare que ces nouveaux organismes « expatriés » prospèrent dans leur environnement d'accueil. À fortiori s'il s'agit d'un parasite transmis par un insecte vecteur avec lequel il co-évolue depuis des milliers d'années.

2 Même si l'accueil réservé aux explorateurs fut très variable : considérés comme des Dieux, des esprits de la mer ou des partenaires commerciaux.

Avant d'aborder plus précisément ces questions, notamment dans le champ restreint du plateau des Guyanes, il peut être utile de donner une échelle de grandeur de l'impact de la Rencontre coloniale sur les populations autochtones d'Amériques à travers les exemples Mexicain et Inca. Selon les estimations courantes, 110 millions d'âmes peuplaient le continent américain au moment des premiers contacts avec les Européens[3]. Le choc microbien associé à l'action dévastatrice de campagnes coloniales particulièrement violentes aurait emporté 95% d'entre elles, réduisant ainsi la population autochtone à 5,6 millions d'individus vers la fin du XIXe siècle. Dans le cas de l'Amérique du Nord par exemple, sur les 18 millions d'Amérindiens présents au moment de la Rencontre coloniale, 250 000 à 300 000 survivaient en 1900.

Plus précisément encore, le graphique ci-dessous[4] illustre cette catastrophe démographique à travers l'exemple de la population amérindienne du Mexique central. En moins d'un siècle, l'effondrement de la population se traduit dans un rapport de 1 à 25.

À priori, plusieurs facteurs expliquent ce phénomène : massacres, travail forcé, esclavage, mauvais traitements, famines, traumatisme des populations autochtones et bien sûr le choc microbien. De notre point de vue, la tentation serait grande d'envisager les épidémies issues de la Rencontre coloniale comme la théorie monocausale de la baisse démographique amérindienne. L'exemple péruvien offre néanmoins l'occasion de relativiser cette approche. En effet, si l'on considère le graphique relatif à la population Inca (figure 2), la forte baisse enregistrée à partir de 1575, correspond plus à l'entreprise de « pacification » -violente et définitive- engagée par les Espagnols qu'à l'impact des épidémies à cette période. En effet, leur action caractérisée par la généralisation du travail

3 Les avis des spécialistes sont partagés quant aux chiffres réels, car il est extrêmement difficile d'évaluer la taille de populations pour lesquelles aucune trace écrite n'est conservée.
Seuls les premiers Européens à visiter les sociétés autochtones ont laissé quelques écrits décrivant avec plus ou moins de précision et de fiabilité les effectifs amérindiens.
Mais plus récemment les études fondées sur les données archéologiques ont corroboré les estimations hautes des historiens fondées sur le dénombrement des amérindiens à partir de leurs habitations. Le chiffre habituel retenu pour les calculs de population est de 5 habitants par foyer.

4 Les chiffres sont exprimés en millions.

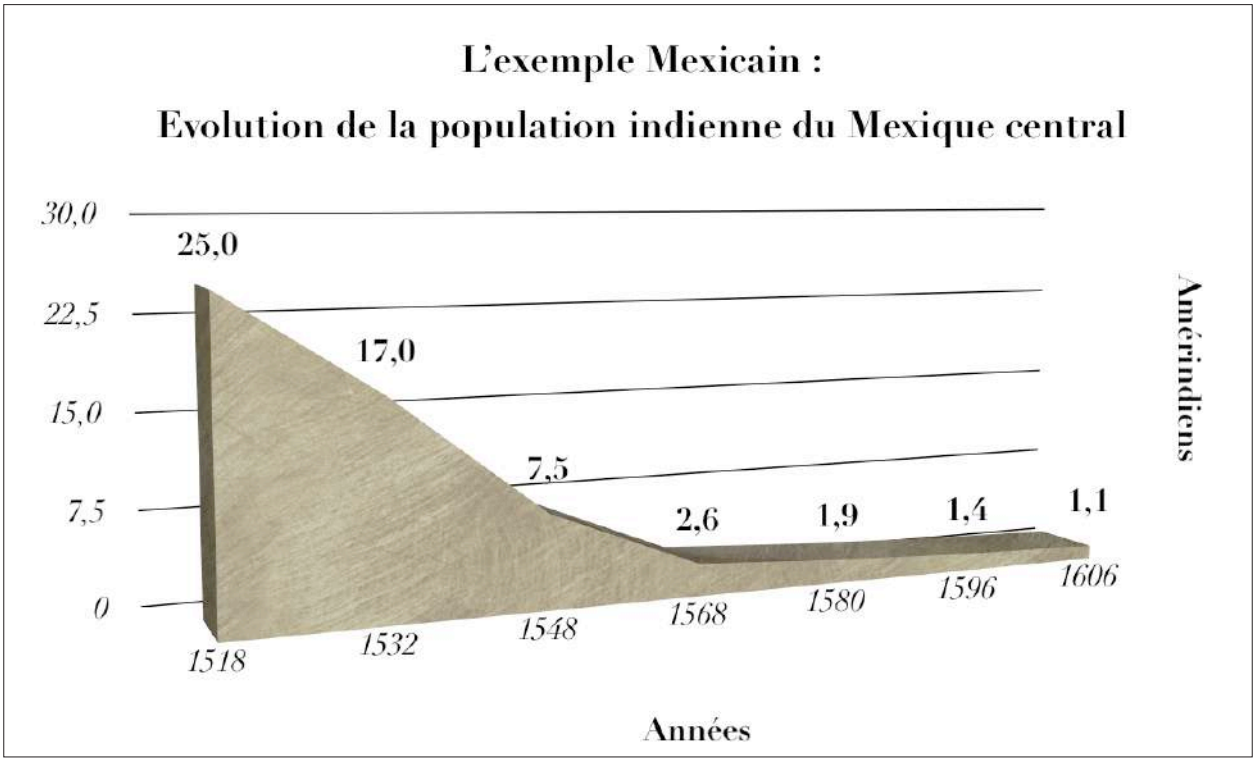


Figure 1 Evolution de la population indienne du Mexique central (Borah et Cook 1969 : 180)

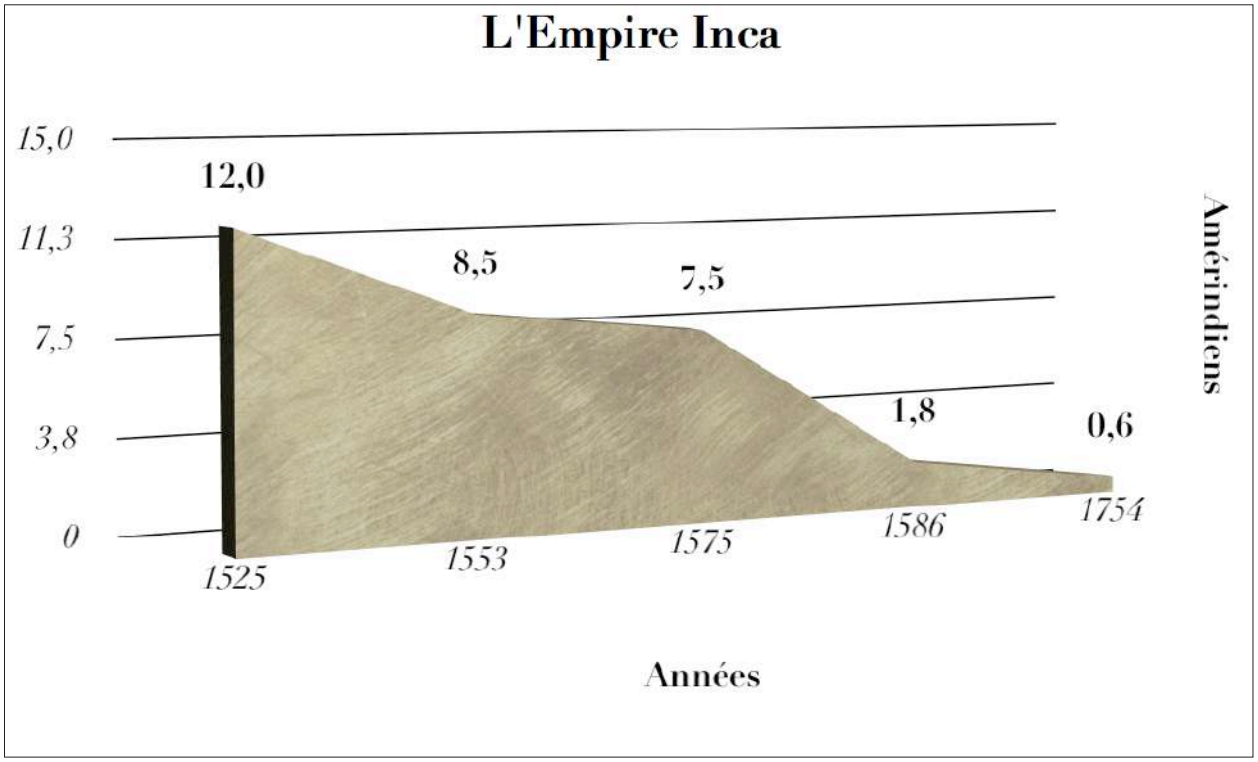


Figure 2 Evolution de la population de l'empire inca (Cook 1981)

forcé dans les *encomiendas* et les mines a engendré la mort de près de cinq millions d'Amérindiens en moins d'un quart de siècle. Par la suite, pour palier à cette hémorragie de main-d'oeuvre, la traite des esclaves africains, utilisés dans les mines de Potosí, se développa à grande échelle.

Le cadre étant ainsi posé, la découverte du Nouveau Monde apparait comme une histoire bien souvent tragique et peu conforme à l'image glorieuse d'un magnifique continent à découvrir et à conquérir. Les expéditions menées dès le XVIe siècle en Guyane française alimentent cette histoire même si elles ne donnèrent pas lieu à des campagnes militaires meurtrières… tout du moins coloniales. En effet, des massacres ont bien eu lieu, mais, dans le cas qui nous intéresse, ce sont les Amérindiens qui en furent les instigateurs.

Paradoxalement, la Rencontre coloniale a privilégié les Amérindiens Kali'na (Galibis) majoritaires sur la côte, mais le choc microbien est a l'origine de leur tragédie comme de celle de l'ensemble de la population Amérindienne de la région. Les « épidémies » sont d'ailleurs considérées comme l'une des causes majeures de la baisse démographique bien avant l'action « démoralisatrice » des missionnaires, les guerres interethniques ou l'abus d'alcool. Dans la littérature historique ou ethnologique relative à l'histoire coloniale, le simple fait d'évoquer les « épidémies » suffit généralement à comprendre ou à expliquer, selon le cas, près de quatre siècles de maladie et de mort. En résumant la position de nombreux auteurs, ces épidémies correspondent à « des maladies importées lors de la Rencontre coloniale » affectant gravement les Amérindiens en raison de leur hypersensibilité à des germes « étrangers » (Hurault 1972 : 372-378). La succession régulière de vagues épidémiques expliquerait la baisse démographique des populations amérindiennes en causant la disparition de nombreuses ethnies (Hurault 1972 : 357-370). Pourtant, en réexaminant la chronologie des expéditions européennes sur les côtes guyanaises et en s'attardant sur les récits des explorateurs et missionnaires, cette théorie de l'hypersensibilité des Amérindiens s'effrite[5] et laisse

5 Il est improbable que la baisse démographique des Amérindiens de Guyane soit imputable à cette « hypersensibilité ». Certes, les maladies pulmonaires ont joué un rôle de facteur aggravant et provoqué des décès lors des épidémies mais, selon nous, uniquement dans leur association avec le paludisme. Pour plus de précisions à propos de la relativité de la théorie de

apparaître une approche holistique qui prend à la fois en compte les écosystèmes et les faits historiques.

L'énumération et le récit des multiples expéditions recensées[6] ne se prêtant pas au présent article[7], il convient d'aborder ces évènements de manière synthétique. La chronologie du choc microbien peut être perçue à travers trois phases.

Les premiers contacts -1500 à 1624-

Durant cette période, de multiples expéditions se sont succédées. Les colons ont systématiquement été en contact avec les Amérindiens que la forme soit cordiale ou brutale entrainant généralement le massacre des Européens.

En effet, si les relations avec les Kali'na (Galibi) furent conflictuelles voire dramatiques (plusieurs expéditions furent détruites), les Palikur (et leur alliés) entretenaient de bonnes relations avec les Européens et développaient des échanges commerciaux. Les installations durables sur les côtes de Guyane furent impossibles essentiellement en raison du harcèlement des Kali'na (Hurault 1972 : 66-67). Par ailleurs, d'après les documents d'archives, il n'est apparemment jamais fait mention de maladie ou d'épidémies ni chez les Amérindiens ni chez les Européens[8].

La maladie est évoquée chez les Colons -1624 à 1666-

C'est durant l'épisode des « Normands en Guyane (1624-1653) » que la question de la maladie fut évoquée. Venant de Saint-Christophe, l'expédition s'est établie en 1624 sur le Sinnamary et la Counamama. Malgré la venue de renforts à plusieurs reprises, la colonie « […] fut en proie à la maladie et à la misère, l'hostilité des Galibi empêchant de se livrer à la culture » (Hurault 1972 : 74). De la même manière, la maladie a sévi vers 1638 lorsque Richelieu décida de l'envoi en plusieurs étapes de 1200 colons. « Ces expéditions furent décimées par la maladie et une partie des survivants passèrent aux Iles. En 1643, à l'arrivée en Guyane de l'expédition de Poncet de Brétigny, il ne restait qu'une dizaine de Français dans l'île de Cayenne et une dizaine à l'embouchure du Maroni » (Hurault 1972 : 74).

L'exemple le plus frappant de maladies affectant les Européens, est sans doute celui de la compagnie de la « France équinoxiale » en 1653. Une expédition de plus de 800 colons fut décimée par la maladie, la misère et les attaques des Kali'nã. L'ouvrage du Père Antoine Biet, *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne entrepris par les françois en l'année M. DC. LII*, retrace les heures sombres de cette expédition. « Toutes ces misères jointes ensemble, ont causé tant de maladies, que plusieurs en sont morts, et surtout la diarrhée et le « flux-de-sang », qui s'augmenta beaucoup en peu de temps, parce que les sains et les malades étaient mis ensemble, et ainsi ils se le donnaient les uns aux autres par contagion.[…] Le nombre des malades augmentait si fort, que je succombai et fus attaqué d'une grosse fièvre continue

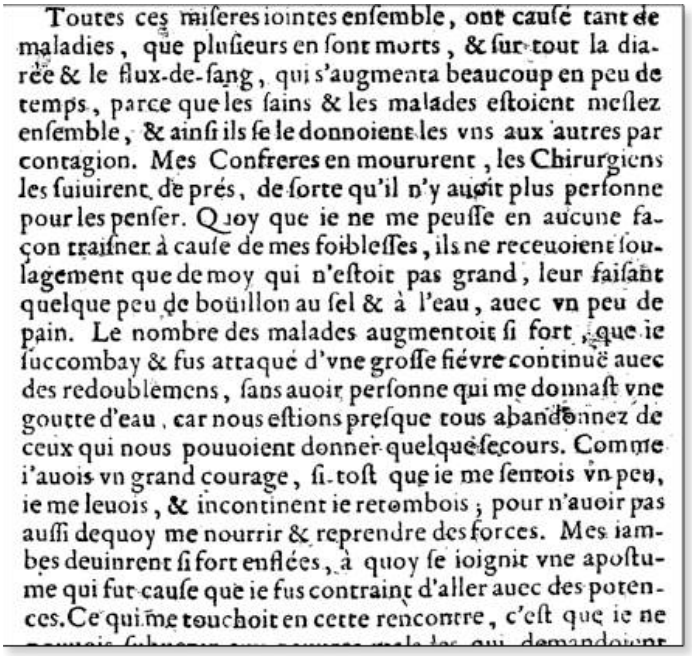
l'hypersensibilité des Amérindiens aux maladies « courantes » de l'Ancien Monde (Boudehri 2002).

6 Dans la mesure où la colonisation s'est faite de manière progressive sous la forme de petites expéditions, de tentatives d'installations peu organisées à l'initiative de Français, d'Anglais ou de Hollandais, il est difficile d'avoir des certitudes quant à la date des premiers épisodes épidémiques.
Comme l'expliquait très justement Jean-Marcel Hurault, « Ces tentatives coûtèrent des milliers de vies humaines. Beaucoup d'entre elles ne sont connues que par un nom, une date, un effectif approximatif, et il est probable que bien des colonies ont été fondées et détruites sans qu'aucun récit ne parvienne jusqu'à nous. Cela ne doit pas surprendre: il s'agissait pour la plupart soit d'émigrants très pauvres, soit de protestants fugitifs. Ni les uns ni les autres n'étaient en rapport avec les pouvoirs publics, et seuls quelques manuscrits privés, conservés dans les archives familiales comme celui de Jessé de Forest, ont pu parvenir jusqu'à nous » (Hurault 1972 : 66). L'auteur a, par ailleurs, délimité son champ d'étude « aux établissements français entre l'embouchure de l'Amazone et le Maroni ».

7 Voir Boudehri 2002 pour plus de détails sur la chronologie du choc microbien en Guyane.

8 Toutefois, ce n'est pas parce que nous de disposons pas de données relatives à la présence de maladies durant cette période qu'il n'y en a pas eu. En effet, si les indices archéologiques d'occupations amérindiennes sur la côte sont quasiment inexistants pour le XVIe siècle (peut-être à cause de problèmes de datation au radiocarbone), l'absence de documents historiques concernant ce siècle ne nous permet pas d'argumenter en faveur d'une occupation plus ou moins forte de cet espace par rapport à la période précolombienne. Les estimations de la population amérindienne anté- et post- contact dont nous disposons sont encore relativement discutables (voir Rostain 1994, 1995, 2010 ; Migeon 2006, 2009, 2010) et les chiffres avancés par les historiens restent très approximatifs lorsqu'ils concernent la période précolombienne. Seules des données précises de densité de population entre le XVIe et le XVIIIe siècle constitueraient un indicateur pertinent de la baisse démographique des populations autochtones. Dans cette optique, une étude préliminaire de génétique des populations amérindiennes a récemment révélé une chute démographique globale datée aux environs de 500 ans BP indiquant ainsi un effet de « dépression » lors de la Rencontre coloniale (Balter M. 2011). Cette première analyse demande cependant à être vérifiée.

VOYAGE
DE LA FRANCE
EQVINOXIALE
EN LISLE DE CAYENNE.
ENTREPRIS PAR LES FRANÇOIS
EN L'ANNEE M. DC. LI.
Diuisé en trois Livres.
LE PREMIER, contient l'établissement de la Colonie, son embarquement, & sa route iusques à son arriuée en l'Isle de Cayenne.
LE SECOND, ce qui s'est passé pendant quinze mois que l'on a demeuré dans le païs.
LE TROISIESME, traitte du temperament du païs, de la fertilité de sa terre, & des mœurs & façons de faire des Sauuages de cette contrée.
Avec vn Dictionnaire de la Langue du mesme Païs.
Par Mr ANTOINE BIET, Prestre, Curé de St Geneviefve de Senlis, Superieur des Prestres qui ont passé aux le Païs.
A PARIS,
Chez FRANÇOIS CLOVZIER, dans la Cour du Palais, proche l'Hostel du Premier President.
M. DC. LXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.
Ne extra hanc Bibliothecam efferatur. Ex obsequentia.



Toutes ces miseres iointes ensemble, ont causé tant de maladies, que plusieurs en sont morts, & sur tout la diarrée & le flux-de-sang, qui s'augmenta beaucoup en peu de temps, parce que les sains & les malades estoient meslez ensemble, & ainsi ils se le donnoient les vns aux autres par contagion. Mes Confreres en moururent, les Chirurgiens les suiuirent de prés, de sorte qu'il n'y auoit plus personne pour les penser. Quoy que ie ne me peusse en aucune façon traisner à cause de mes foiblesses, ils ne receuoient soulagement que de moy qui n'estoit pas grand, leur faisant quelque peu de boüillon au sel & à l'eau, auec vn peu de pain. Le nombre des malades augmentoit si fort, que ie succombay & fus attaqué d'vne grosse fiévre continuë auec des redoublemens, sans auoir personne qui me donnast vne goutte d'eau, car nous estions presque tous abandonnez de ceux qui nous pouuoient donner quelque secours. Comme i'auois vn grand courage, si-tost que ie me sentois vn peu, ie me leuois, & incontinent ie retombois; pour n'auoir pas aussi dequoy me nourrir & reprendre des forces. Mes iambes deuinrent si fort enflées, à quoy se ioignit vne apostume qui fut cause que ie fus contraint d'aller auec des potences. Ce qui me touchoit en cette rencontre, c'est que ie ne

Figure 3 Couverture et extraits d'Antoine Biet
« Voyage de la France Equinoxiale entrepris en l'isle de Cayenne par les François», 1664

avec des redoublemens, sans avoir personne qui me donnait une goutte d'eau […]. Comme j'avais un grand courage, si tôt que je me sentais un peu, je me levais, et incontinent je retombais; pour n'avoir pas aussi de quoi me nourrir et reprendre des forces. Mes jambes devinrent si fort enflées, à quoi se joignit une « apostume » qui fut cause que je fus contraint d'aller avec des potences » (Biet 1664: 173). Ainsi, il apparaît qu'à partir de 1624 on signale fréquemment la présence de maladies, mais, essentiellement chez les Européens.

La baisse démographique des Amérindiens -1666 à 1950-60-

À l'occasion d'une nouvelle expédition dite de la « France équinoxiale », organisée en 1664, Lefebvre de La Barre a ordonné une reconnaissance et un dénombrement des Amérindiens du littoral. On s'aperçoit alors, pour la première fois, d'une forte baisse démographique des Amérindiens et notamment des Kali'nã.

« Les Galibis est la Nation la plus puissante de la côte, et dispersée en une grande étendue de pays. Il y en a de notre connaissance trois ou quatre habitations dans la rivière d'Aprouaque, une dans celle d'Unia, deux en l'Île de Cayenne, quatre ou cinq en celle de Carrou, deux à Manamanorry, quatre ou cinq à Sinamary, et autant à Cononama; je ne sais pas combien à Marony; mais grand nombre à Suriname, qui sont tout à fait soumis aux Anglais. Ils étaient autrefois si puissants, qu'ils ont imprimé la terreur et la crainte dans les cœurs des Français qui s'étaient établis à Cayenne; en sorte que plusieurs de ces anciens habitants qui se sont retirés à la Martinique, ont peine à nous croire, quand nous leur disons qu'ils ne nous sont d'aucune considération. Ils sont à présent si fort diminués, que tous ceux qui habitent depuis Aprouaque jusqu'à Marony, ne peuvent pas mettre ensemble vingt Pirogues de guerre armées chacune de vingt-cinq hommes; ce qui est arrivé tant par des maladies qui les ont attaqué, que par diverses rencontres de guerre où ils ont été battus par les Palicours. » (Lefevbre de La Barre 1666: 36)

Dès lors, les récits portant sur la baisse démographique des Amérindiens vont se multiplier et les textes anciens révèlent fréquemment la présence de maladies, d'épidémies et de morts. Cette situation va globalement durer jusqu'au milieu du XXe siècle. Le phénomène de dépopulation a entraîné la disparition de nombreuses ethnies et a fait craindre « l'extinction » des Amérindiens. Finalement, à partir des années 1950-60, on assistera à un

renouveau démographique de l'ensemble des ethnies. (voir figure 4).

Les trois phases décrites ci-dessus correspondent aux différents temps qui ont marqué l'arrivée des Européens dans un nouvel écosystème. Ils en ont subi les effets comme ils l'ont impacté. Le plus étonnant dans les tentatives de colonisation de la Guyane, et du plateau des Guyanes de manière plus générale, c'est que l'évolution démographique des populations Amérindiennes comme les entreprises de peuplement des Européens sont intimement liées. Avant d'en tirer les conséquences historiques, il serait intéressant d'en découvrir les aspects naturalistes.

En effet, un microorganisme migrant d'un écosystème à l'autre est à l'origine de ce phénomène démographique et a scellé le destin des Amérindiens comme celui des colons. Le parasite *Plasmodium* (P.) plus connu par la maladie qu'il engendre, le paludisme ou malaria, s'est vraisemblablement établit au Nouveau Monde à l'occasion de la « Rencontre coloniale ». L'hypothèse selon laquelle le paludisme serait une maladie importée lors de la Rencontre coloniale n'est pas nouvelle. Dès les années 60, dans son ouvrage sur *Les Amérindiens de la Haute-Guyane Française*[9], le Dr. Etienne Bois évoquait précisément l'action du paludisme sur les Amérindiens. Son point de vue sur l'origine du paludisme est d'ailleurs très intéressant.

« Si les plus anciens documents parlent de fièvres tierces et quartes, il semble que l'arrivée des Européens et des premiers esclaves noirs d'Afrique, à partir du début du XVIIe siècle, ait importé dans ce pays des souches nouvelles et plus redoutables de *Plasmodium*. Infestés de façon massive depuis relativement peu, les Amérindiens y ont été beaucoup plus sensibles que les races habituées depuis longtemps à cohabiter avec le parasite, et vis-à-vis desquelles la sélection naturelle a pu jouer » (Bois 1967: 89).

Bois suggère ainsi, sans plus d'informations, que l'arrivée des Européens et des premiers esclaves d'Afrique seraient à l'origine de nouvelles souches de *Plasmodium*[10] (*P. falciparum* en fait) : autrement dit,

9 Les Amérindiens de la Haute-Guyane Française, Anthropologie-Pathologie-Biologie, Déclée, 1967.

10 Le parasite *Plasmodium* est un hématozoaire (parasite des globules rouges), il en existe quatre espèces principales (*P. malariae*,

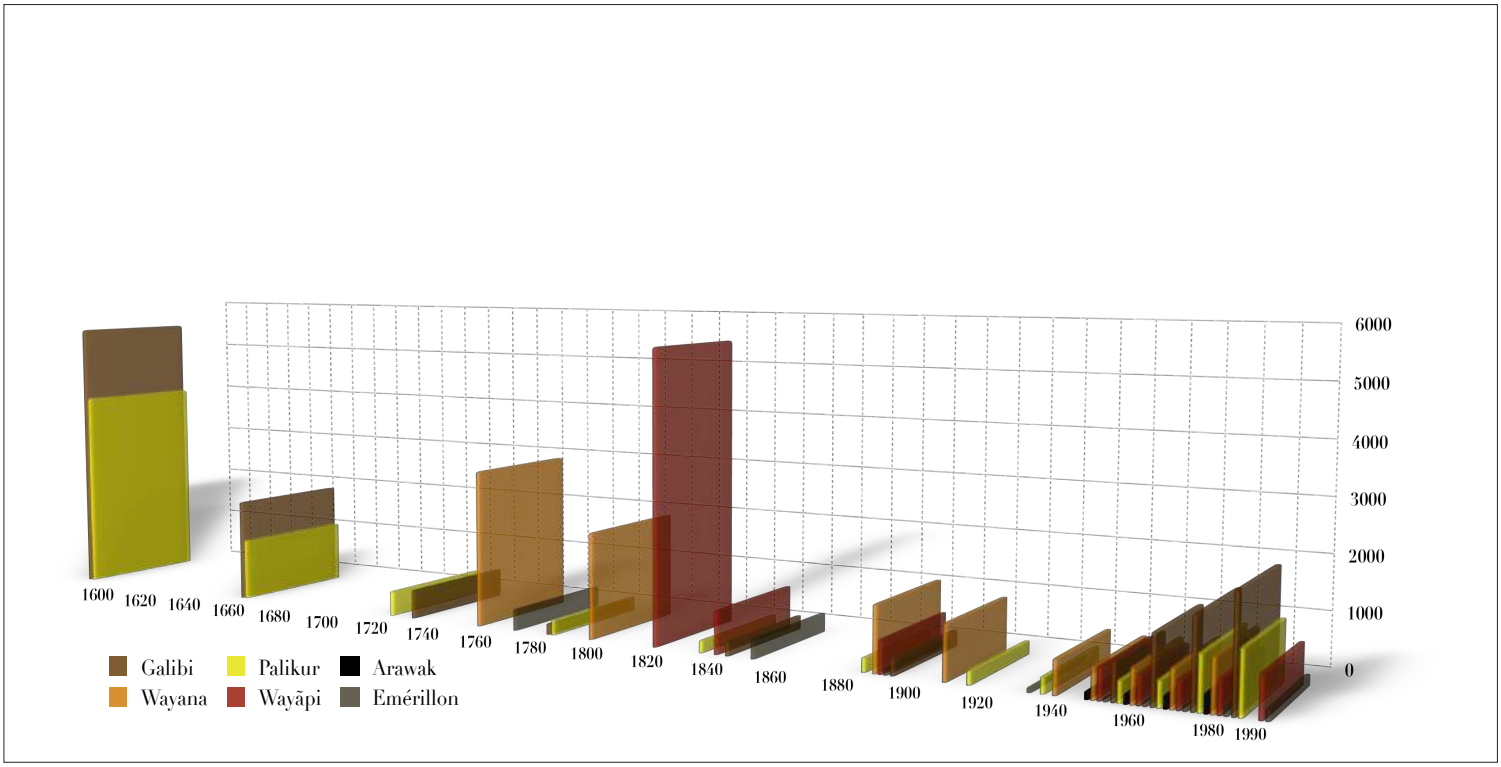


Figure 4 Evolution démographique des populations amérindiennes de Guyane
(Grenand P. et F. 1990 qui reprenaient en partie les estimations de Hurault 1972 : 363). Graphiques réalisé N. Boudehri

il part du principe que le paludisme existait déjà en Guyane, les nouvelles souches ne faisant qu'aggraver le terrain des maladies endémiques.

Pourtant, une autre thèse nous semble plus probable, celle de R. Desowitz qui considère que *Plasmodium* ne se trouvait pas en Amérique et que le parasite n'aurait conquit le Nouveau Monde que lors de sa découverte soit durant les XVIe et XVIIe siècles; cette thèse serait d'ailleurs la plus répandue. *« Distinguished malariologists have long debated whether or not the Western world's peoples or its primates had malaria before Columbus opened the flood of immigration from the white and black Old World. The majority of opinion has it that there was no pre-Columbian malaria in man or monkey; the parasite probably was "frozen out" in the Asian migrants as they crossed into Alaska and slowly, over 20,000 or more years, made their way south to Tierra del Fuego.*

There are no records of malaria in the «medical books» of the Mayans, Olmecs, or Aztecs, and it is doubtful whether those great civilizations could have arisen and flourished in a malarious setting. When, in 1519, Cortès rested his troops on the isthmus of Panama before beginning his conquest of Mexico, he makes no mention in reports to his king, Charles V, of malaria as a health problem. Within two generations after the Conquest, from the sixteenth century onward, European settlers (remember, even the Thames estuary was highly malarious until the turn of the Twentieth century) and their "peculiar institution"-slavery-would have repeatedly imported their malaria parasites into the New World and the awaiting anophelines of the Americas » (Desowitz 1991: 145-146).

Les arguments que développe Desowitz dans ce bref extrait sont d'une grande simplicité et en fait très logiques. C'est d'ailleurs sur le premier point que repose l'essentiel du problème, la probabilité pour qu'un *Plasmodium* se trouve en Amérique avant la conquête est quasi nulle (voir aussi Castro et Singer 2005). En effet, pour que l'hématozoaire se propage, il faut des hommes ou des primates[11] non-humains et des vecteurs (anophèles) que l'on trouve généralement dans les régions chaudes. Les premières migrations humaines sur le continent américain se seraient effectuées depuis l'Asie vers l'Alaska par le détroit de Béring. Dans ce cas, il est presque impossible qu'un être humain ait pu, à l'époque, se faire piquer par un moustique porteur de *Plasmodium* dans une région chaude et rejoindre (avant de mourir) les régions tropicales d'Amérique pour ce faire piquer à nouveau par des anophèles qui transmettraient efficacement le parasite. Ce scénario paraît d'ailleurs aussi invraisemblable que celui qui imaginerait un moustique traverser le détroit de Béring ou survoler l'Océan Atlantique ou Pacifique pour piquer un homme sur le Nouveau continent.

Un autre point doit attirer notre attention. La plupart des archéologues admettent que plusieurs vagues d'immigrations par le détroit de Béring (à certaines périodes entre -60 000 et -12 000 ans à sec entre la Sibérie et le nord du continent américain) ou encore par le littoral pacifique ont permis le peuplement initial avant de se propager vers le Sud. L'occupation de niches écologiques très diverses a entraîné un peuplement géographiquement dispersé avec parfois, comme en zone amazonienne, un net isolement des groupes. Au moment du peuplement des Amériques, la densité de population était faible et les échanges inter-villages étaient limités (sauf sans doute sur le littoral et les rives des fleuves). Cette donnée est particulièrement importante en matière d'épidémies, chaque pathogène ayant un comportement (et donc des caractéristiques épidémiologiques) différent, en particulier en nécessitant une « masse critique » d'hôtes réceptifs variable et plus ou moins favorisé par l'importance quantitative des échanges entre hôtes (*host clustering*).

Le second argument de Desowitz se fonde sur les grandes civilisations précolombiennes dont l'émergence aurait été peu compatible avec des maladies endémiques comme la malaria. De plus, il n'y aurait aucune trace du paludisme dans leurs « *medical books* ». Enfin, le troisième argument nous renvoie à la première phase de contact identifiée en Guyane 1500-1624. Durant cette phase, malgré des échanges constants entre Européens et Amérindiens, il n'a

P. ovale, *P. vivax* et *P. falciparum*) responsables du paludisme chez l'homme, plus une cinquième de connaissance récente (*P. knowlesi*) identifiée dans la région de Bornéo. *P. falciparum* accompagne l'expansion des populations humaines depuis le Néolithique (Tanabe *et al.* 2010) et cette espèce, parfaitement adaptée à l'homme, est aussi la plus dangereuse car régulièrement mortelle en l'absence de traitement.

11 Les rares descriptions de passage du singe à l'homme ne doivent pas nous faire oublier les relations évolutives entre les différentes espèces de plasmodies infectant les primates dont l'homme. *P. falciparum* représente une rencontre récente en zone africaine, où certains développements culturels (déforestation et agriculture) eurent un rôle prépondérant (Sabbatani *et al.* 2010 ; Tanabe *et al.* 2010).

jamais été fait mention de maladie ou d'épidémies. Comme l'explique Desowitz, Cortès semble avoir fait le même constat en arrivant dans l'isthme de Panama en 1519.

Ces trois arguments pourraient légitimement nous amener à conclure que le paludisme (à *P. falciparum* comme à *P. vivax*) n'existait pas en Amérique avant la conquête espagnole (de Castro et Singer 2005). Néanmoins, il serait intéressant d'enrichir cette réflexion de nouveaux éléments issus des recherches en archéopathologie et en génétique des populations[12]. En effet, la longue co-évolution entre les parasites, et surtout *P. falciparum* (infectant exclusivement les humains), et leurs hôtes a laissé des traces génétiques dont l'analyse permet de tracer des relations évolutives entres espèces (construction d'arbres phyllogénétiques) et de reconstruire l'histoire plus ou moins lointaines des populations (notamment en repérant des goulots d'étranglement dont il faut bien expliquer l'origine).

Ainsi, plusieurs mutations (hémoglobine anormale HbS de l'anémie falciforme ou drépanocytose; déficit en enzyme G6PD; récepteurs spécifiques sur les globules rouges...) confèrent une résistance intrinsèque à l'infection par *P. falciparum*, dont les populations subissent de leur côté des réductions, variables selon les régions, de diversité génétique. Ces marqueurs génétiques « de résistance » sont absents chez les Amérindiens, ce qui est corrélé avec l'observation de leur sensibilité au paludisme. Les données historiques (les Amérindiens comptaient plusieurs dizaines de milliers d'individus en Guyane, répartis en plus de 30 ethnies, avant les grandes périodes épidémiques) et épidémiologiques (épidémies importantes et d'expansion rapide, associée à une forte mortalité) constituent ainsi des arguments supplémentaires indiquant une absence du parasite avant la conquête européenne.

12 À côté des épidémies probablement d'origine virale et classiquement décrites en méso-Amérique, d'autres microbes ont en effet pu traverser l'Atlantique lors des premiers voyages de la Conquête européenne. Selon leurs ports de départ (européen ou africain), les « passagers clandestins » n'étaient pas les mêmes. On peut retenir « l'hypothèse paludisme » (importation de parasites de l'espèce *P. falciparum* par voie maritime) avancée par certains historiens comme élément d'explication de la baisse démographique (notamment pour les amérindiens du littoral guyanais : Boudehri 2002) et dont plusieurs vagues d'introduction auraient touché le nord du continent sud-américain ainsi que vient de le montrer un vaste étude internationale menée par un consortium CNRS-IRD situé à Montpellier (Yalcindag E. *et al.* 2011).

Ainsi, les différents éléments de réflexion avancés plus haut, enrichis des connaissances nouvelles en génétique des populations semblent renforcer l'idée selon laquelle les Amérindiens de Guyane ont bien été affectés par le paludisme lors de la Rencontre coloniale (et pas avant). D'après les différentes recherches dans les documents d'archives[13], il semblerait que le paludisme ait fait son apparition en Guyane dans le premier quart du XVIIe siècle, plus précisément entre la première expédition de La Revardière et Guy Mocquet en 1604 et les expéditions des « Normands en Guyane » en 1624.

Cette hypothèse permettrait d'expliquer la bonne santé des Amérindiens avant 1604 et cette année-là; de la même manière qu'elle rendrait plausible le fait que les premiers colons et explorateurs ne se soient jamais plaints de fièvres ou de maladies auparavant. Ceci correspond à la première phase de la Rencontre coloniale « les premiers contacts -1500 à 1624 ». La seconde, relative à « la maladie est évoquée chez les colons −1624 à 1666- », rend compte des effets du paludisme (entre autres affections) sur les Européens. Enfin, la troisième phase, qui mets en évidence « la baisse démographique des Amérindiens -1666 à 1950-60- », couvre la période de forte vulnérabilité des Amérindiens au paludisme et ce juste avant les vastes campagnes de lutte antipaludique[14] débutées dès la fin des années 40 en Guyane française.

Ainsi, en reconsidérant la « Rencontre coloniale » en Guyane à travers le prisme d'une fissure entre des écosystèmes différents et permettant la migration et l'installation de nouveaux microorganismes comme le *Plasmodium*, l'histoire peut être réécrite sous un jour nouveau. En 1972, J.-M. Hurault écrivait ceci : « À la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, la côte entre l'Orénoque et l'Amazone était un no-man's

13 Boudehri 2002.

14 En effet, la croissance démographique chez toutes les ethnies amérindiennes de Guyane durant le XXème siècle coïncide parfaitement avec la lutte antipaludique et les campagnes de « dédétisation ». Dès la fin années 1940, des traitements antipaludiques à grande échelle étaient d'ailleurs réalisés par l'Institut Pasteur de Cayenne, comme celui du sel à l'amodiaquine (Lepelletier *et al.* 1989). Il existait aussi depuis plusieurs décennies les traitements à base de quinine mais auxquels les Amérindiens n'avaient pas forcément accès. Ce n'est qu'au début du XXème siècle que le « remède miracle » fut découvert : *« By the early 1920s, quinine manufacture had progressed to produce a chemically pure preparation of predictable activity. It was such a potent antimalarial that there were those who regarded it as the magic bullet for malaria »* (Desowitz 1991 : 202).

land où Français, Anglais et Hollandais tentèrent de prendre pied. La plupart de ces colonies étaient le fait d'initiatives privées, et n'étaient reliées à aucun plan coordonné; elles furent presque toutes détruites en quelques années, soit du fait des Indiens, soit plus vraisemblablement du fait des maladies tropicales dont à l'époque on ignorait tout » (Hurault 1972 : 65).

En fait, lors des premiers contacts dans la première moitié du XVIe siècle jusqu'à sa fin, les Européens se sont trouvés face à plusieurs milliers d'Amérindiens; parmi eux, certains étaient pour le moins hostiles (Kali'nã). La seule possibilité d'exploiter ce nouveau territoire était de commercer avec ses peuples puisque toute tentative de colonisation était systématiquement réduite à néant du fait des attaques amérindiennes.

Au début du XVIIe siècle, le paludisme a fait son apparition en Guyane. Cette maladie a affaibli les Amérindiens du littoral, modifié les relations inter-ethniques et entraîné une baisse démographique constante pendant plusieurs siècles. De leur coté, les colons seront affectés par les « maladies tropicales » mais, dans le même temps, le harcèlement des indiens Galibi va faiblir puis s'arrêter.

Si l'on change de perspective, on s'aperçoit finalement que les « maladies tropicales » -le paludisme notamment- n'ont pas freiné la colonisation, elles l'ont rendue possible par leur action sur les Amérindiens de Guyane. La Rencontre coloniale n'était pas seulement une belle histoire dont les acteurs étaient de vaillants explorateurs, mais plus modestement aussi, la migration clandestine d'un microorganisme qui a bouleversé notre Histoire.

Bibliographie

Assadourian, Carlos Sempat
1989 *La despoblación indígena en Perú y Nueva España durante el siglo XVI y la formación de la economía colonial.* HMes, XXXVIII, 3: 419-453.

Balter, Michael
2011 « Genes Confirm Europeans' Blow to Native Americans ». *Science Magazine*, vol. 334 : 1335.

Biet, Antoine
2000 *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne entrepris par les François en l'année M. DC. LII*. Num. BNF de l'éd. de Paris : Bibliothèque nationale de France, Reprod. de l'éd. de A Paris : chez François Clouzier, 1664, XXIV- 432 p.

Bois, Etienne
1967 *Les Amérindiens de la Haute-Guyane française*. Anthropologie-Pathologie-Biologie. Monographie VII, Collection de la société de pathologie exotique, Desclée, Paris.

Boudehri, Nadir
2002 *Epidémies en quête d'histoire, conséquences des épidémies dues à la Rencontre coloniale sur les Palikur de Guyane française.* Thèse doctorale d'Ethnologie, Université de Bordeaux II, 311 p.

Cook, Noble David
Demographic Collapse Indian Peru, 1520-1620. Cambridge University Press.

De Castro M. et Singer B.H.
2005 «Was Malaria Present in the Amazon Before the European Conquest ? Available Evidence and Future Research Agenda». *Journal of Archaeological Science*, 32: 337-340.

Desowitz, Robert S.
1991 *The malaria carpers, Tales of parasites and people*. W.W. Norton & Company, New York - London, 288p.

Fabre, Gérard
1998 *Epidémies et contagions, L'imaginaire du mal.* Sociologie d'aujourd'hui. PUF, Paris, 240p.

Grenand Pierre et Françoise Grenand
1990 *Les Amérindiens: des peuples pour la Guyane de demain: un dossier socio-économique.* ORSTOM, coll. La Nature et l'Homme, Cayenne (GUF), 72 p.

Hurault, Jean-Marcel
1972 *Français et Indiens en Guyane, 1604-1972*. Union Générale d'édition, Paris, 448p.

Le fevre de la barre, Joseph-Antoine
1666 *Description de la France équinoctiale, cy-devant appellée Guyanne, et par les espagnols «el Dorado» / nouvelle-*

ment remise sous l'obeïssance du Roy par le Sieur Le Febvre De La Barre , son lieutenant général dans ce païs. Num. BNF de l'éd. de Paris : Bibliothèque Nationale, [19??], Reprod. de l'éd. de Paris : J. Ribou, 52 p.

Lepelletier L., Gay, F., Nadire-Galliot, M., Poman, J.P., Bellony, S., Claustre, J., Traore, B.M et J. Mouchet
1989 « Le paludisme en Guyane ». *Bulletin de la Société de Pathologie Exotique*, 82 : 385-392.

Migeon, Gérald
2010a *Amérindiens de Guyane. Des cultures millénaires, entre les fleuves Approuague et Oyapock, Catalogue d'exposition*. Musée d'Archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye et Ecomusée municipal d'Approuague-Kaw, Régina.

2010b « La Guayana francesa y sus relaciones con las regiones vecinas en los tiempos pre-cabralianos ». Dans *Arqueologia Amazônica* 2 (Actas do congresso EIAA1), Edithe Pereira, Belem, Vera Guapindaia organizadoras : 713-739.

2009 « Eléments pour une esquisse de l'occupation de l'occupation ancienne de la forêt guyanaise ». Dans *Amaz'Hommes*, sous la direction d'Eglé Barone et Anna Roosevelt, Ibis Rouge, Cayenne, p. 109-129.

2006 « L'occupation amérindienne ancienne de la Guyane, de l'holocène à la Conquête : état de la question et données nouvelles ». Dans L'histoire de la Guyane. Depuis les civilisations amérindiennes. Serge Mam Lam Fouck et Jacqueline Zonzon (dir.). Ibis Rouge, Cayenne, p. 31-86.

Mocquet, Jean
1617 *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*. Num. BNF de l'éd. de Paris : Hachette, 1972, Reprod. de l'éd. de Paris : J. de Heuqueville, [1972], 456 p.

Rostain, Stephen
1995 « La mise en culture des marécages littoraux de Guyane à la période précolombienne récente ». Dans *Milieu, Sociétés et Archéologues*. Marliac (éd.), éditions ORSTOM/Khartala, p. 119-160.

1994 *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*. Collection TDM 129, Editions de l'ORSTOM, Paris, 2 vols, 948 p.

Sabbatani S., Manfredi R., Fiorino S.
2010 «Malaria infection and human evolution». *Infezioni in Medicina*, no. 1: 56-74.

Tanabe K. *et al.*
2010 «Plasmodium falciparum accompanied the human expansion out of Africa». *Current Biology*, No. 20: 1283-1289.

Yalcindag E. *et al.*
2012 *Multiple independant introductions of Plasmodium falciparum in South America*. PNAS 26 décembre.